LE
CONVALESCENT
DE QUALITÉ,
OU
L'ARISTOCRATE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES ET EN VERS,

PAR P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE;

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois au Théâtre Français, dit la Comédie Italienne, le 28 Janvier 1791.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, N°. 47.

1791.

PERSONNAGES.

LE Marquis d'APREMINE, Ariſtocrate.

MATHILDE, fille du Marquis, Chanoineſſe.

Un MEDECIN.

RICHARD, Intendant du Marquis.

GAUTHIER, Propriétaire Campagnard.

GAUTHIER fils, Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Pariſienne.

Un SECRETAIRE du Marquis.

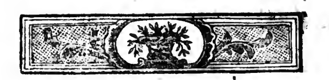
BERTRAND, Créancier du Marquis.

Un HUISSIER.

Un LAQUAIS, parlant.

LAQUAIS, du Marquis.

La Scene eſt à Paris, dans l'Hôtel du Marquis.



LE CONVALESCENT DE QUALITÉ, OU L'ARISTOCRATE.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Virg. Æn. lib. III.

Il voyoit, agissoit, parloit de cette sorte.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MÉDECIN, RICHARD.

LE MÉDECIN.

Que m'apprenez-vous là, M. Richard? cet homme
Veut donc mourir?

RICHARD.

Monsieur, je veux que l'on m'assomme
Si je n'ai mis en jeu l'adresse et la raison,
Pour qu'il gardât la chambre ou du moins la maison;
Rien ne me réussit; il veut sortir vous dis-je.

LE MÉDECIN.

C'est un homme perdu. Vraiment cela m'afflige.
Je suis son Médecin ; j'ai le droit de blâmer,
Cette imprudence-là : vouloir se gendarmer
Contre mes bons avis et franchir sa clôture !
Il se fait plus de tort qu'il ne croit, je vous jure ;
Il falloit faire ensorte.....

RICHARD.

Eh! que n'ai-je pas fait !
« Vous perdez le bon sens et l'esprit tout-à-fait,
» Lui disois-je, Monsieur ; Ecoutez-moi de grace,
» Attendez seulement que cet hiver se passe.
» Quoi ! Monsieur le Marquis, ne vous souvient-il plus,
» Combien pendant deux ans par la goutte perclus,
» Vous fûtes en danger ? un mouvement de bile
» Rendoit la guérison encor plus difficile.
» Si votre Médecin jugea très à propos
» D'établir en votre ame un absolu repos ;
» Si pour effectuer ce repos nécessaire,
» Il vous recommanda de vivre solitaire,
» De rester enfermé dans votre appartement ;
» De n'y communiquer qu'avec moi seulement
» Et qu'avec lui .... ».

LE MÉDECIN.

Sans doute.

RICHARD.

« Enfin si la prudence
» M'ordonna de veiller avec persévérance
» Autour de vous, afin d'en chasser avec soin
» Toute occupation, et pour vous tenir loin
» De tout ce qui pourroit se passer dans le monde :
» C'est qu'il connoît fort bien votre humeur furibonde.
» C'est qu'il craint.... ».

LE MÉDECIN.

Mais vraiment c'est pour cette raison
Que je l'ai retenu hors de cette maison
Depuis deux ans passés ; que dans cette Campagne,
Il a dans les forêts, aux pieds d'une montagne,
Je l'ai fait demeurer depuis ce même tems,
Pour qu'il y fût en paix et loin des mécontens,

Qui n'auroient pas manqué de lui brûler la bile,
Et le voilà morbleu ! de retour à la ville !
A Paris ! depuis quand ?

RICHARD.

Depuis hier.

LE MEDECIN.

Ma foi
Dans huit jours il est mort.

RICHARD.

Comme vous je le croi.

LE MEDECIN.

Des affaires du tems connoît-il quelque chose.

RICHARD.

Pas le mot. Lui parler de la métamorphose,
Qui vient de s'opérer depuis quainze ou vingt mois;
C'eût été lui plonger vingt poignards à la fois
Dans le plus vif du cœur.

LE MEDECIN.

Il est Aristocrate?

RICHARD.

De pere en fils.

LE MEDECIN.

Jugez de cette disparate;
Si par ce qui m'arrive il faut juger de lui!
Monsieur Richard, le bien qui s'opere aujourd'hui,
Me donne un air vermeil, ma foi qui fait envie;
Je ne me suis jamais mieux porté de ma vie,
Je suis bon citoyen au moins: la Liberté
Est un régime doux & sûr pour la santé;
La révolution nuit à la médecine;
Il n'importe; mais lui, le Marquis d'Apremine!
Haut & puissant Seigneur, Despote habitué
Au jeu, que ses pareils ont si long-tems joué,
Que va-t-il devenir? il en perdra la tête.

RICHARD.

Par son début déjà je prévois la tempête.
Furieux de se voir contrarier si fort
Sur le projet qu'il a de s'échapper; d'abord
Il a chassé ses gens; c'est une chose faite.

Hier il m'ordonna de faire maison nette :
Et depuis ce matin tout est nouveau céans ;
Secrétaire, Cocher, Laquais petits et grands;
Moi seul enfin de tous je reste à son service.
Voici le pis, il vient d'ordonner à son Suisse ;
Estafier qui n'entend ni rime ni raison,
D'ouvrir à tout venant sa porte et sa maison.

LE MÉDECIN.

Ma foi! tant mieux.

RICHARD.

Comment ?

LE MÉDECIN.

Oui, tant mieux, je vous jure.
Puisqu'il veut après tout en courir l'aventure,
J'aime mieux qu'en un jour et sans précaution,
Il apprenne en entier la révolution.
Recevant coup sur coup les traits qui le menacent,
L'effet en sera prompt; les grandes douleurs passent.
Au lieu que pas-à pas en son propre intérêt,
S'il éprouvoit, du tems, l'ascendant indiscret,
Ce détail ajoutant sa colere à sa peine,
Il serait dans la tombe au bout de la semaine.
Qu'il en fasse à sa tête, au reste il est perdu ;
Je le vois; mais au moins, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je ne veux pas le voir maintenant ; dans une heure
Je reviendrai; d'ailleurs vous savez ma demeure.

(*Il sort*).

SCENE II.

RICHARD, *seul.*

HUM ! hum ! je ne suis point de même avis que lui;
Mon embarras n'est pas médiocre aujourd'hui :
Autant qu'il se pourra, je veux cacher encore
A Monsieur le Marquis les choses qu'il ignore,
Et je risquerois trop à lui parler sans fard.
Je sens bien cependant qu'il faudra tôt ou tard....

LE MARQUIS *en dedans.*

Hé!!!....

RICHARD.

Ma foi le voici qui querelle & qui gronde.

SCENE III.

LE MARQUIS *en robe de chambre & en bonnet de nuit.* RICHARD.

LE MARQUIS.

Hé ! sonnez, Mons Richard, appelez tout mon monde ;
Je prétends voir mes gens.

RICHARD.

Monsieur, je dois....

LE MARQUIS.

Sonnez
Qu'est-ce à dire, Faquin, comment vous raisonnez ?

RICHARD.

Non, Monsieur le Marquis, mais souffrez que je dise
L'avis du Médecin : il redoute la crise.....

LE MARQUIS.

Je ne redoute rien & je prétends sortir.
Je m'ennuie après tout.

RICHARD.

De quoi ? de consentir
Aux soins que nous prenons de votre santé chere ?
Attendez quelques jours encor, Monsieur, j'espere
Que votre guérison pourra sans me flatter ...

LE MARQUIS.

Mon corps n'à qu'à guérir, je veux bien me porter.

RICHARD.

Sans contredit.

LE MARQUIS.

Sonnez. Et voyons si ma suite
A la tournure enfin que je vous ai prescrite.

RICHARD, *avec un peu de dépit et comme contraint, se retourne vers l'anti-chambre, et crie.*

Hé ! les gens de Monsieur, entrez & rangez-vous.

SCENE IV.

LE MARQUIS, RICHARD, LAQUAIS *dans le fond*

LE MARQUIS, *regardant avec sa loupe les Laquais sans livrée; et vêtus de différentes couleurs.*

Quoi! ce sont-là mes Gens?

RICHARD.

Monsieur, les voilà tous.

LE MARQUIS.

Et d'où vient, s'il vous plaît, qu'ils n'ont pas ma livrée?

RICHARD *embarrassé.*

Monsieur... C'est que...

LE MARQUIS, *la voix haute, aigre et tranchante, comme dans presque tout le rôle.*

Comment?

UN LAQUAIS *hardiment et d'une voix de fausset,*

La Loi l'a déchirée.

LE MARQUIS.

Que dit-il?

RICHARD.

Il veut dire, en termes singuliers
Que leurs habits étoient pour aller aux pilliers,
Qu'ils étoient vieux, usés....

LE MARQUIS.

Mons' Richard, je vous charge
D'en avoir de nouveaux, que le galon soit large.

(*Les Laquais se mettent à rire entr'eux*).

RICHARD, *fièrement aux Laquais.*

Soyez, devant Monsieur, respectueux, soumis;

LE MARQUIS.

Humbles, silencieux.

RICHARD.

Ils me l'ont tous promis.

LE

LE MARQUIS, *les regardant encore.*

Ils ont un certain air d'assurance, qui choque.
J'entends que mon aspect, lui seul les interloque,
Entendez-vous ?

RICHARD.

Croyez, lorsqu'ils seront au fait....

LE MARQUIS.

Derriere mon carrosse un air très-satisfait.

RICHARD *donnant dans son sens.*

Le front émerveillé de leur bonne fortune ?

LE MARQUIS.

Oui, fiers d'être échappé à la foule commune ;
Sur-tout l'œil arrogant qui regarde en pitié,
Là ces petites gens qui vont toujours à pié.
Ces avis sont de poids.

RICHARD.

Oh ! vraiment ils n'ont garde.

LE MARQUIS.

Que portent-ils là tous ? quelle est cette cocarde ?
Comment ! ce ne sont point je pense mes couleurs ?

RICHARD *embarassé.*

Monsieur.... c'est une mode

LE MARQUIS.

à Paris.

Le même LAQUAIS, *du même ton.*

Même ailleurs.

RICHARD *aux Laquais.*

Allons, sortez. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD ! au moins faites ensorte
Qu'en grand nombre toujours ils soient à ma grand'porte.

RICHARD.

Malpeste ! on en impose ainsi.

LE MARQUIS, *charmé d'être deviné.*

Sans contredit.
Ah ! vous me comprenez, vous avez de l'esprit.
(*Richard salue.*)
Je veux partir demain pour aller à ma terre.
D'Anjou.

RICHARD.

Permettez-moi sans vouloir vous déplaire,
De vous en empêcher, l'air est trop vif pour vous.

LE MARQUIS.

Eh ! bien il changera.

RICHARD.

Quand il deviendroit doux,
Vous ne pouvez partir ; l'objet de ce voyage,
Est d'aller promptement jouir de votre ouvrage ?
Vous voulez voir le parc & le jardin anglais,
Que vous avez, Monsieur, commandés à grand frais ?

LE MARQUIS.

Précisément. Ainsi préparez ma voiture.

RICHARD.

Ces Jardins ne sont pas en état, je vous jure.
Pour aborder au parc, fera-t-on pour demain
Une lieue à-peu près de votre grand chemin ?
Il n'est pas fait.

LE MARQUIS.

D'où vient ?

RICHARD.

Il faudroit par journée
Quatre cens ouvriers, pour qu'au bout de l'année
Ce chemin fût fini. Ces gens coûtent fort cher.

LE MARQUIS.

Vous me bercez toujours de vos contes en l'air.
Il falloit m'avertir d'un objet aussi mince.
A mon petit parent l'Intendant de Province,
Pourquoi ne pas écrire, afin qu'à ce chemin
Mille hommes, par corvée, aillent mettre la main ?
Il n'en coûterait rien & la chose irait vîte,

RICHARD.

On ne peut rien de mieux qu'une telle conduite :

Mais comment, sur ce point, me serois-je intrigué ?....

LE MARQUIS.

C'est moins que rien, un mot à son Subdélégué.

RICHARD, *hésitant.*

Il faut encor, Monsieur, que je vous avertisse
D'un fait....

LE MARQUIS.

Dépêchez donc, vous faites mon supplice.

RICHARD.

C'est de votre jardin anglois dont il s'agit,
L'ouvrage est resté là, c'est ce que l'on m'écrit:
On a, dans votre plan, compris la chenneviére
D'une certaine veuve, *Adrienne Merciere*,
Elle fait un procès aujourd'hui, pour prouver
Que de son bien, Monsieur, on ne peut la priver;

LE MARQUIS, *ricannant.*

Son bien? à la bonne heure! et puisqu'elle résiste,
On plaidera. Voyez, voyez mon féodiste:
Nous partageons: dès-lors que ce sol me convient;
C'est à lui de prouver que ce sol m'appartient.
Il est fort habile homme et j'en fais mon affaire.
En attendant toujours prenez la chenneviére:
Elle importe beaucoup?...

RICHARD, *avec importance.*

C'est pour bâtir dessus
L'hermitage, et je crois le temple de Vénus.

LE MARQUIS.

Bien!... allez. (*Richard sort*).

SCENE VI.

LE MARQUIS, GAUTIER *pere, son vêtement recouvert d'une large redingote boutonnée.*

GAUTIER.

Le bon jour à Monsieur d'Apremine
Comment va la santé? Je juge à votre mine
Que vous ne mourrez pas encor de celle-ci:
Tant mieux! vivez longtems! je le desire aussi

La goutte est un fier mal, si j'en crois l'apparence.
Quant à moi jusqu'ici, l'utile tempérance,
Un exercice égal, un travail bien réglé,
Ont tenu ce fléau de mon toît exilé.
Quoiqu'il en soit, je viens pour vous parler d'affaire:
Asseyons-nous, Monsieur. (*Il prend une chaise et la traîne*).

LE MARQUIS, *d'une hauteur pincée.*

Il n'est pas nécessaire.

GAUTIER.

Je viens de mon domaine à pied, vous jugez bien
Qu'il est fort nécessaire, en tout cet entretien,
Que je m'asseye un peu: même aisance sans doute
Vous arrangera fort, car vous avez la goutte.

LE MARQUIS, *de même.*

La goutte ne fait rien, mais les égards beaucoup.

GAUTIER.

Les égards ne sont rien où le besoin est tout:
Et quand je suis bien las j'ai besoin d'une chaise.

(*Il fait mine de s'asseoir en assurant son siege*).

LE MARQUIS, *du même ton et un peu plus méprisant.*

Si je reste debout? cependant

GAUTIER.

A votre aise.
Oh! je ne prétends pas vous gêner, entre nous;
Vous êtes bien le maître et vous êtes chez vous.
Or donc pour en venir à ce que je veux dire...

LE MARQUIS, *stupéfait, après s'être agité, s'approchant et du même air.*

A qui parlai-je?

GAUTIER, *assis.*

A qui? je vais vous en instruire.
Je me nomme François-Henri-Louis Gautier,
Citoyen, exerçant l'estimable métier
De faire prospérer trois mille arpens de terre,
Dont sans devoir un sou je suis propriétaire.
Lequel bien au surplus en toute bonne foi,
Accru de pere en fils, est venu jusqu'à moi.
Depuis quatre cents ans on remonte l'époque
De Nicolas Gautier qui bâtit ma bicoque;

Elle est un peu plus belle, en ce moment qu'alors;
Mais j'y reste toujours mes ayeux y sont morts,
Et je veux, vu le train des choses qui se passent,
Que dans mille ans d'ici les Gautier y trépassent.
En quatre mots, voilà qui j'étois, qui je suis;
Ma qualité, mon bien, et ma vie et ses fruits.

LE MARQUIS, *en fausset et d'un ton protecteur.*

Eh bien! que me veux-tu, Gautier?

GAUTIER, *riant et se levant.*

A ce langage
Je vous vois mon ami. Bon!

LE MARQUIS, *d'un air fier et brusque.*

Point de badinage.
Gautier, Monsieur Gautier vous oubliez je voi
Le respect que l'on doit à des gens tels que moi.

GAUTIER.

Je manque de respect.

LE MARQUIS, *sèchement.*

Oui, beaucoup!

GAUTIER.

L'apparence
Puisque je viens pour faire avec vous alliance,
Demander pour mon fils, fils unique Mathieu,
Votre fille cadette en mariage....

LE MARQUIS.

O Dieu!

GAUTIER.

Comment donc?

LE MARQUIS, *s'agitant.*

Quelle horreur!

GAUTIER.

Et que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Sors de chez moi, Faquin.

GAUTIER

Allons, vous voulez rire.

LE MARQUIS, *vers l'antichambre.*

Holà ! mes gens, à moi ! mes gens, mes gens, Holà !
(*Les Laquais entrent*).
Qu'on me chasse cet homme. (*Ils hésitent, il les repousse*).
Allez vite.

GAUTIER, *se retranchant et se campant sur son bâton, en enfonçant son chapeau.*

Alte-là,
Voyons qui d'entre vous aura cette insolence ?
(*Il ouvre sa redingotte et montre à découvert son habit national*).
Regardez cet habit. (*Les Laquais s'enfuient*).

LE MARQUIS.

Mais ils sont fous, je pense.
Rentrez poltrons ! rentrez.

GAUTIER, *affirmativement au Marquis.*

Ils ne rentreront pas,
Et je vous en réponds. De pareils attentats
Sont indignes, Monsieur, d'un brave et galant homme.
De quel droit pouvez-vous, si ?...

LE MARQUIS, *criant et s'agitant.*

Je suis Gentilhomme.

GAUTIER.

Eh ! qu'importe ?

LE MARQUIS.

Marquis ! homme de qualité !

GAUTIER.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Il faut etre bien effronté....

GAUTIER.

En quoi donc ? de venir demander votre fille ?
Eh bien ! quand on rejette une honnete famille,
Un honnete refus suffit, Monsieur, je croi
Qu'il n'est que les coquins qu'on chasse de chez soi.
Au reste j'oublierai cette insulte insensée ;
Mon fils m'est cher, lui seul occupe ma pensée.
Il aime votre fille, il en est estimé...

LE MARQUIS.

lui?

GAUTIER.

Je puis dire plus, c'est qu'il en est aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas, ma fille est Demoiselle :
Aimer un roturier!

GAUTIER.

L'amour seroit nouvelle
En effet. Au surplus j'approuve cet amour,
Je n'y renonce pas, voyez à votre tour.
Comme je ne fais rien qui ne soit légitime,
Agir ouvertement fut toujours ma maxime. (*d'un ton décidé*),
Je vous en préviens donc; j'idolâtre mon fils.
Tous les moyens, Monsieur, qui me seront permis
Non pas par vos erreurs ni par votre noblesse,
Mais par les loix de France et ma délicatesse,
Pour faire un mariage heureux et desiré,
J'en saurai faire usage et je les employerai. (*Il sort*).

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul*.

Par exemple, voilà le comble de l'audace! ...
M'insulter?.... me manquer? ....que faut-il que je fasse?..
Fort bien!...L'autorité : sans doute. Tu vas voir
Comment on fait rentrer un Drole en son devoir.
(*Il prend la sonnette qui est sur la table en forme de Bureau, à sa gauche; il sonne, un laquais vient.*
Mon Secrétaire.... il dit, il prétend que ma fille.....
Nous verrons; car ceci n'est point une vétille.
C'est un projet affreux.... à reculer d'horreur,
Qu'il faut punir soudain (*Il sonne*).

SCENE VIII.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Que vous plaît-il, Monsieur,

LE MARQUIS.

Richard, mon Intendant (*Le Laquais sort*).

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Si de cette bassesse
Je la trouvois... fi donc!... oh!... une Chanoinesse.

SCENE X.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Richard! allez chercher ma fille en son Couvent.

RICHARD.

Laquelle?

LE MARQUIS.

La cadette, allez, et dans l'instant
Qu'on me l'amene ici. (*L'Intendant sort et le Secrétaire entre*)

SCENE XI.

LE SECRÉTAIRE, LE MARQUIS.

LE SECRÉTAIRE.

Je suis le Secrétaire
De Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous m'etes nécessaire.
Vite mettez-vous là.

(*Le Secrétaire s'assied au Bureau pour écrire*).

Fort bien, petit papier.
Point de marge, à la ligne... hum! le nommé Gautier,
(*Il dicte, et le Secrétaire répete le dernier mot de chaque phrase*).
» Le nommé Gautier, homme de campagne,
» vient Monsieur... (*Il s'interrompt*).
Hé! que faites-vous donc? la bévue est insigne;
Ne mettez le *Monsieur*, qu'à la seconde ligne. (*Il reprend*).
» Le

« Le nommé Gautier, homme de campa-
» gne, vient, Monsieur, de me manquer
» d'une maniere outrageante ---- *outrageante.*
» ---- C'est chez moi, et en face de moi qu'il
» s'est permis les excès les plus criminels
» --- *criminels.* --- Le fils de cet homme a
» poussé la démence jusqu'à parler d'amour à
» Madame la Chanoinesse, ma fille -- *ma fille.*
» -- Je vous prie de m'envoyer, sans retard,
» une lettre de cachet... ».

LE SECRETAIRE, *avec étonnement.*

Que faites-vous, Monsieur, daignez considérer.

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Que ce n'est point à vous, Monsieur, à m'éclairer.

LE SECRÉTAIRE.

Sur ce point cependant, oserai-je vous dire :..

LE MARQUIS, *impérieusement.*

Rien, Monsieur, rien du tout, vous ne devez qu'écrire; *il continue*

» une lettre de cachet pour faire mettre en lieu
» sûr, ces deux hommes-là. J'attends ce ser-
» vice de votre extrême bonté --- *EXTRÊME*
» *BONTÉ !....* --- Vous savez avec quel atta-
» chement,... je suis... Monsieur, votre... très-
» humble... et très... obéissant... serviteur....

(*Le Marquis signe*).

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur,

LE MARQUIS, *le dédaignant.*

Pliez la lettre, et mettez le dessus.
» A Monsieur le Lieutenant-Général de Police.

LE SECRETAIRE, *impatienté.*

Je vous le disois bien, vos soins sont superflus,
Je commence à rougir de me voir si docile.
Les Lettres-de-cachet sont, Monsieur, du vieux style;
Vous n'en obtiendrez pas.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Laissons les entretiens.
C'est la trente-septieme en un mot que j'obtiens,
Et pour moins que cela. Vous devez donc comprendre...

LE SECRETAIRE.

Que vous n'en aurez point, Monsieur, daignez m'entendre;
Et quant au Lieutenant à qui vous écrivez,
Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mon ami, vous revez,
Et d'où venez-vous donc? de l'Angleterre, j'aime
Votre moralité.

LE SECRETAIRE, *avec humeur et se levant.*

D'où venez-vous, vous-meme,
Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS *avec hauteur.*

Quoi! qu'est-ce à dire) comment!
Vous me manquez.

LE SECRETAIRE, *avec une dignité flegmatique.*

Manquer!... non, Monsieur, nullement.
Mais lorsqu'un bon François, soit foiblesse ou méprise,
A le malheur d'écrire une telle sottise:
Tout inutile enfin, que soit un tel papier,
C'est un crime. (*Il dechire la Lettre et la jette sur la table*).
Et voilà comme il doit l'expier.
(*Il sort.*).

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Insolent! Malheureux... hors de chez moi! je jure
De glisser au Ministre un mot de cette injure.
Tu verras leur colere, et que sur ce sujet
Ils ne plaisantent pas... si ce n'est en secret...
C'est de Londres qu'on tient ces coupables fadaises;
Vous verrez qu'il en vient, ou des iles angloises.
On devroit ruiner ces malheureux pays,
Où la canaille a droit de dire son avis.

Il n'est rien, si les Rois vouloient un jour s'entendre
Qu'à tout le genre humain ils ne pussent défendre :
Que nous serions heureux, nous alors ! en effet
Rien ne seroit plus juste, et mieux sage, et mieux fait
Que d'asservir la terre et sur tout la française,
Pour nos menus-plaisirs, et nous mettre à notre aise.

(*Comme il va pour sortir, il trouve l'interlocuteur suivant sur ses pas*).

SCENE XIII.

LE MARQUIS, BERTAND.

BERTRAND, *homme brusque, sans insolence; mais sans politesse.*

AH! Monsieur le Marquis, je vous trouve à la fin;
Après un si long tems vous vous montrez enfin!
Est-ce assez, dites-moi, faire attendre un pauvre homme
A qui vous retenez une aussi forte somme?
Si je m'étois douté de cela, non, morbleu!
Je n'aurois pas acquis et joué si gros jeu.
Comment, moi Créancier pour vous rendre service...;

LE MARQUIS.

Appaisez-vous, Bertrand.

BERTRAND.

Oh! de cette malice
Je suis dupe une fois; mais vienne qui voudra;
Je réponds désormais....

LE MARQUIS.

Allons, il se taira.

BERTRAND.

C'est une conscience. (*se frappant la tête*). Insensé! Misérable!
Quand donc seras-tu las d'être si serviable!
l'Hôpital, Benêt!

LE MARQUIS.

Paix! paix! entendons-nous.

BERTRAND.

Me voilà ruiné.

LE MARQUIS.

Bertrand, asseyez-vous.

BERTRAND.

Je ne veux pas m'asseoir ; toutes ces politesses
Ne font pas mon affaire. Il me faut des especes.

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes chez moi,
Et que vous me manquez ?

BERTRAND.

Je vous manque ? ma foi
Je vous suis obligé. Dites-moi, je vous prie,
Quand vous vîntes chez nous, que j'eus la duperie
D'épouser, en un bloc, trente-sept Créanciers,
Qui tous faisoient arrêt aux mains de vos fermiers ;
Qu'en vous en délivrant, en un jour, sur mes livres,
Je vous couchai, Monsieur, pour deux cent mille livres;
Je ne vous manquai point? voilà le grand merci !
Mais au fait, je verrai la fin de tout ceci.
Je veux être payé.

LE MARQUIS.

Vous le serez sans doute ;
Je sais bien à-peu-près, tout ce que je vous coute.
Mais vous savez aussi, malgré ce grand courroux,
Quel fut l'arrangement, alors pris entre nous?

BERTRAND.

Chansons ! que tout cela.

LE MARQUIS.

Mais vous perdez la tête.
Mais Bertrand autrefois vous étiez doux, honnête.

BERTRAND.

J'étois comme j'étois ; il a passé vraiment
Bien de l'eau sous le pont depuis l'arrangement.

LE MARQUIS.

Non, non, rien n'est changé ; je suis toujours le meme.
Mon amitié pour vous est je puis dire extreme,
Et je tiendrai parole. Arrangeons-nous, voyons.
Voici donc, ce me semble, à quoi nous en étions.
Vous avez trois enfans, deux garçons, une fille,
Un neveu....

BERTRAND.

Brrd ! oh ! bien, s'il faut que ma famille
Attende....

LE MARQUIS.

Paix, Bertrand, et laissez-moi parler,

BERTRAND.

Eh ! non, déjà je vois où vous voulez aller.

LE MARQUIS, *avec impatience et hauteur.*

Laissez-moi donc finir, est-ce ainsi qu'on abuse..;

BERTRAND.

Mon Dieu ! je le veux bien si cela vous amuse;
Mais vous prechez un sourd.

LE MARQUIS.

Point du tout, vous verrez.
N'étions nous pas d'accord, & vous en conviendrez;
Qu'à l'aîné de vos fils, par le crédit immense
Des trois nouveaux parents que j'ai dans la Finance,
Je ferois obtenir une direction
Des fermes en Champagne, avec condition,
Que le poste vaudroit six mille écus de rente,
Sans le tour du bâton ? l'affaire est excellente !
Voilà lainé placé. Quant à votre cadet,
Que j'ai vu si joli sous le petit collet,
Nous sommes convenus que ma sœur la baronne;
Dont le crédit peut tout sur certaine personne,
Le nommeroit bientôt, vu le soin que je prends,
Au Prieuré d'Evron qui vaut six mille francs.
Votre fille, qui doit, comme je le présume,
Epouser l'an prochain certain homme de plume,
Doit lui porter en dot deux mille écus aussi
De rente sur la Caisse établie à Poissy.
Il nous reste un Neveu, qui, sur la loterie,
Doit obtenir un bon, lequel; je le parie;
Lui vaudra tous les ans mille écus pour le moins.
Et vous, qui ne pouvez avoir perdu vos soins,
Je vous ferai toucher, malgré votre fortune,
Cent louis chaque été sur le clair de la Lune.

BERTRAND

Cent louis par été ?

LE MARQUIS.

C'est quand il me plaira,
Calculez maintenant ce qui vous reviendra
Des revenus nombreux que ma faveur vous donne,
Et convenez au moins d'une ame franche & bonne
Vos deux cent mille francs payés & rabattus,
Que vous me reuevez encor cent mille écus.

BERTRAND.

Je suis désespéré, car la perte est funeste,
De ne pouvoir, Monsieur, vous rendre votre reste.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent, nous resterons amis.

BERTRAND.

Non pas; mes intérêts feroient trop compromis.
Voila donc votre compte?

LE MARQUIS.

Il est clair et solide.

BERTRAND.

Très solide: or voici le mien qui me décide.
A bien juger du temps et de l'air du bureau,
La raison a reduit vos calculs à zéro.
Votre direction sur les Fermes au Diable!
Les Fermiers maigriront, rien de plus équitable.
Vos emplois de finance, ailleurs, tout comme ici,
Je n'en donnerois pas douze sols, Dieu merci!
Et quant au Prieuré, pour de tels bénéfices,
Mon fils n'a pas le temps de dire des Offices,
Et bref, à la tonsure il a fait ses adieux;
Il est brave Soldat, & cela lui va mieux.
Ainsi tout calculé, daignez prendre la peine
De repondre en argent au dessein qui m'amene.
Mes deux cent mille francs; je les veux, ou si non
Vos biens seront saisis, ou j'y perdrai mon nom.

LE MARQUIS.

C'en est trop à la fin, mon ame complaisante
A bien voulu souffrir cette humeur imprudente...

BERTRAND.

Quand on ne paiera pas les dettes que l'on fait,
Il en faudra souffrir bien d'autres, s'il vous plait.

LE MARQUIS, *menaçant.*

Sais-tu bien, que qui veut se jouer à ses maîtres,
Court risque de sauter enfin par les fenêtres?

BERTRAND.

Mes Maîtres? est-ce vous.

LE MARQUIS.

Oui, nous te l'apprendrons.

BERTRAND.

Ah! ah! saisi demain.

LE MARQUIS.

Ah! saisi, nous verrons.
Je voudrais bien savoir quel huissier assez bête,
Assez audacieux, quel juge mal-honnête,
Quel Procureur enfin assez sot, étourdi,
Feront exécuter le projet que tu di?
Mon gendre est Président à Mortier,

BERTRAND.

Je m'en moque
J'ai sentence, & mes gens.

LE MARQUIS.

Toi, drôle! je t'évoque
Au Conseil pour la vie.

BERTRAND.

Et moi mieux que que cela,
Sur le Pont saint Michel (*), & tirez-vous de-là.

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Insolent! sors, faquin....

BERTRAND, *outré.*

Si je n'ai pas ma somme,
Que plutôt.... & cela s'appelle un gentilhomme.
(*il sort.*)

(*) Place où l'on vend les meubles par autorité de justice.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Ah! drôle, par mes Gens, pour châtier ce ton,
Je te ferai donner mille coups de bâtons.
Je suis d'une fureur à tenir ces promesses;
Ayez donc des bontés après pour ces promesses;
Je n'y comprends plus rien, le monde est renversé....
L'homme est réellement quelquefois insensé,
En voilà déja trois, trois à qui je fais grace.
Mais d'où cela vient-il? d'honneur! ceci me passe.
Ai-je été d'un abord trop doux, trop familier?
Je le crains: car il faut mâter le roturier;
Permettre tout au plus, l'accès de l'anti-chambre...
Ah! je vois, je n'avois que ma robe-de-chambre
Et mon bonnet de nuit. Vraiment! je n'avois pas
Cet aspect imposant qui les range si bas.
Il faut les étourdir; c'est la bonne maniere.
On en fait ce qu'on veut après: à la premiere,
Je ne recevrai plus de pareils avortons,
Sans avoir sur mon corps ma plaque et mes cordons.

SCENE XV.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Richard! holà: Richard.

RICHARD.

Monsieur,

LE MARQUIS.

Arrivez vite.
Eh bien! vous m'exposez aux cris, à la poursuite
De mes vils Créanciers, vous n'avez nul talent.
Vous souffrez qu'un faquin, un drôle, un insolent
Vienne me relancer? n'avez-vous pas de honte
De compromettre ainsi mon rang.

RICHARD.

Monsieur, son compte....

LE MARQUIS.

Il devroit mille fois, etre payé, faquin,
Si vous n'étiez un sot et peut-etre un coquin.

RICHARD.

Daignez considérer....

LE MARQUIS.

Quoi! depuis deux années,
Que mes possessions vous sont abandonnées,
Depuis ma maladie enfin vous n'avez su
Tirer aucun parti....

RICHARD.

Monsieur, si j'ai perçu
De vos terres....

LE MARQUIS.

Non, non, écartons ces misteres,
Je sais que vous n'avez rien perçu de mes terres,
Ou du moins peu de chose; à mon emprunt dernier
J'en cédai, j'en conviens, le produit tout entier
Au prêteur pour six ans. Je parle d'autre chose;
Et quand, jusqu'à ce jour, vous n'auriez, je suppose,
Touché de mes Brevets que trente mille écus....

RICHARD.

Trente mille? & sur quoi les aurois-je perçus?

LE MARQUIS, *avec chaleur & humeur.*

Comment! sur quoi? le fat! le sot! le cuistre!
Les trois Gouvernemens, que le dernier Ministre
M'accorda dans un jour, n'est-ce donc pas assez?
N'avez-vous pas loué les glacis, les fossés?
Taxé les jeux publics? revendu ma marée?
Imposé les marchés? prêté mes droits d'entrée?

RICHARD.

Le moyen....

LE LAQUAIS.

N'ai-je pas un droit de pot-de-vin,
Pour nommer aux emplois de Syndic, d'Echevin?
Cinq à six ont vaqué, j'en suis sûr: bon apôtre!
Combien les avez-vous vendus l'un portant l'autre?

RICHARD.

Hélas! si vous saviez....

LE MARQUIS.

Vous etes un fripon.

RICHARD.

Si vous ne voulez pas....

LE MARQUIS, *plus agité.*

Parce que je suis bon,
Monsieur vole, me ronge, oui, c'est une sang-sue.
Il a tout le profit, moi le mal: je me tue
A guetter les emplois, à courir les bureaux,
Dès qu'un poste est vaquant, je creve mes cheveaux;
Et je n'en suis pas mieux. Ah! votre esprit se forge....

RICHARD.

Ecoutez seulement...

LE MARQUIS.

Fripon! vous rendrez gorge,
Et je vous apprendrai...

RICHARD.

Mais, Monsieur le Marquis...:

LE MARQUIS, *s'en allant.*

Vous saurez ce que c'est que des biens mal acquis.

Fin du Premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Eh bien! mon Médecin vient-il?

RICHARD.

Dans la minute.

LE MARQUIS.

Je vais dans un seul mot terminer la dispute,

Et je prétends sortir avant la fin du jour.
Ne vient-il pas d'entrer à l'instant dans ma cour ;
Un carrosse ? voyez ;

RICHARD, *regardant à la fenêtre.*

Madame votre fille,
La Chanoinesse.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

RICHARD.

Je la vois à la grille.

LE MARQUIS.

Faites-là moi monter. (*Richard sort*).

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

JE vais etre éclairci
De ce tissu d'horreurs qu'on me débite ici...
Non, je ne reviens point de l'excès d'insolence
De ce Gautier qui vient..., d'honneur ! lorsque j'y pense,
Je ne peux sur ce point redouter un danger.
Si je n'avois mon rang et mon nom à venger,
Je n'en ferois que rire : et mes pareils, je jure,
Que je veux réjouir d'une telle aventure,
Quand le pere et l'amant seront tous deux coffrés,
Vont partir d'un éclat, aux récits préparés
Des bourgeoises amours dont les Gautier m'honorent ;
Mais il n'est pas décent que ces drôles ignorent,
Qu'on ne s'adresse point, quand on sait s'estimer,
A des gens tels que nous, lorsque l'on veut aimer.

SCENE III.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, *accourant.*

MON pere ! à vous revoir que ma joie est extreme !

LE MARQUIS.

Eloignez-vous de moi.

MATHILDE.

Moi, mon pere ?

LE MARQUIS.

vous même.

MATHILDE.

Quoi ! depuis si long-tems absente de vos yeux,
Je n'ai pas satisfait ce désir précieux,
De serer sur mon cœur un pere que j'adore ;
Je vous vois & vos bras me repoussent encore !

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas de honte, opprobre de mon sang,
D'avilir à ce point l'éclat de votre rang ?

MATHILDE.

De quoi me parlez-vous, vous me glacez de crainte.
J'ignore le sujet d'un pareille plainte.
Mon cœur est sans reproche.

LE MARQUIS.

Ecouter, accueillir
Un homme du néant, n'st-ce pas s'avilir ?
Comment avez-vous eu le bassesse & l'audace
De souffrir... qu'il ôsât vous regarder en face ?
Oublier sa naissance & négliger ses droits !

MATHILDE.

C'est de Monsieur Gautier que vous parlez, je crois ?

LE MARQUIS, *furieux.*

Monsieur Gautier !... Monsieur !.. Je veux le faire pendre.

MATHILDE.

Mon pere, calmez-vous, je vais tout vous apprendre.
Mon cœur est pur sans doute, & l'honneur le conduit.
Un soir, dans mon Couvent, des Brigands, à grand bruit
Viennent le fer en main pour en briser la porte.
Soudain pour les chasser, il arrive une escorte
De Citoyens armés, dont les nobles secours
De nous toutes, hélas ! conserverent les jours.
C'étoit Monsieur Gautier....

LE MARQUIS, *fortement.*

Point de Monsieur,

MATHILDE.

Mon pere,

LE MARQUIS.

Point de Monsieur, vous dis-je,

MATHILDE, *avec douceur.*

Eh bien! il faut vous plaire.
Gautier donc commandoit ces hommes généreux.
A la faveur du trouble & du désordre affreux,
Qui remplissoit alors la maison alarmée,
Il me vit, & je crois que sans être blâmée,
Je puis faire l'aveu que dès le premier jour,
Je lus dans ses regards ses vœux & son amour.

LE MARQUIS.

Son amour! l'insolent!....

ENSEMBLE.

Je n'oserai poursuivre.

LE MARQUIS.

Poursuivez, je le veux.... Cet homme étoit donc ivre.

MATHILDE, *souriant.*

De la plus grande Dame, un homme peut enfin,
Devenir amoureux, sans être pris de vin.

LE MARQUIS, *en colere*

Comment! vous l'excusez?

MATHILDE.

Monsieur, si la colere
S'empare ainsi de vous, si j'ai pu vous déplaire
Par le peu que j'ai dit; il est de mon devoir
De taire ce qui reste à vous faire savoir.

LE MARQUIS, *de même.*

Comment! aimeriez-vous ce faquin?

MATHILDE, *avec fermeté.*

Oui, je l'aime.
Pardonnez cet aveu, je le dois à moi-meme.
Si je dois vous entendre encore l'outrager,
Je cause cet outrage et dois le partager.

LE MARQUIS, *hors de lui, furieux et trépignant.*

Ouf,.. Je ne sais comment de cet énorme crime
Vous n'etes pas déjà la premiere victime...
Je ne me connois plus. (*Il court égaré*).

MATHILDE.

Mon pere!

LE MARQUIS, *en délire.*

Horreur des Grands,

A moi la Cour!

MATHILDE, *le suivant.*

Mon pere!...

LE MARQUIS, *de meme.*

A moi, les Parlemens.

MATHILDE.

Ah, Monsieur!...

LE MARQUIS, *de meme.*

C'est un rapt.

MATHILDE.

Ecoutez votre fille!..:

LE MARQUIS, *en convulsion.*

Des Lettres-de-cachet! des Exempts! la Bastille!..
Je succombe à ma honte. (*Il tombe dans un fauteuil*).

MATHILDE.

Ah! Monsieur, modérez
Ces excès de douleur, vous me désespérez.
Soumise aux tems, aux Loix, à la raison fidele,
Je n'ai pas dû m'attendre à me voir criminelle,
D'éprouver de l'amour, lorsqu'avec ma vertu,
L'hymen mettra d'accord mon cœur....

LE MARQUIS.

L'espere-tu?
Moi souffrir de tels nœuds! ma fille êtes-vous folle?
(*Il se leve*).
Mathilde d'Apremine! à quelle indigne école
Avez-vous donc appris que vous pourriez jamais
Epouser un Bourgeois, un roturier?

MATHILDE.

Eh! mais!...
Vous me surprenez fort; car....

LE MARQUIS.

Une Chanoinesse!

MATHILDE,

Il n'en est plus, mon pere, un Loi très-expresse
Les réduit à rien, & vous le savez....

LE MARQUIS.

Comment!

MATHILDE.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Bah! bah! nouvelle de Couvent!
Je ne m'arrête point à cette folle excuse.

MATHILDE.

Je n'employai jamais le mensonge & la ruse,
Et puisque vous savez, sans doute mieux que moi,
Quel est, en mon état, l'avenir que je voi,
Vous dissimulez-vous les chagrins d'une fille,
Isolée à jamais & presque sans famille?
Vos biens sont obérés, vous avez trop d'enfans,
Pour pouvoir me trouver un époux chez les Grands.

LE MARQUIS.

Mais je le sais fort bien; mais aussi mon envie,
Mes ordres absolus, sont que toute la vie
Vous restiez fille. Ah! ah! vous voulez un mari?

MATHILDE.

Les sentimens d'honneur dont mon cœur s'est nourri
Me disent....

LE MARQUIS.

J'entends bien. Vous n'êtes pas un ange.
Mais on garde son nom... sa noblesse... on s'arrange.

MATHILDE, *avec une noble pudeur,*

Je ne vous entends pas, Monsieur, & sans vouloir
Vous manquer de respect, ni trahir mon devoir,
Je vous dévoilerai mon ame toute entiere.
Je suis d'un sang tres-noble, il est vrai, la premiere
Je veux en conserver l'éclat qui m'est échu,
En restant vraiment noble à force de vertu.
Nul bisarre desir n'occupe ma pensée:
J'ai l'esprit sans fierté, mais l'ame bien placée;
Mon cœur est né sensible, & plus j'approfondis
Ses goûts & ses penchans, & moins, je vous le dis,

Moins je me reconnois la force & le courage
De braver la nature, ou de lui faire outrage.]
L'état infortuné dans lequel, sans détours,
Mon pere me condamne à consumer mes jours,
Est un état affreux. Je n'y vois, sans rien feindre,
Que dangers à courir & que vices à craindre,
Que combats éternels, ou honte à supporter,
Rien à se rendre cher, & tout à détester.
Un sort bien différent s'offre à mon espérance,
Dans la douce union, Monsieur, qui vous offense,
Quand l'honneur, la raison y rassemblent deux cœurs,
Et qu'on y porte enfin de l'amour & des mœurs.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Il faut que je...

MATHILDE, *vivement.*

Mon pere, un mot encor de grace.
Un homme, à dire vrai, non pas d'illustre race,
Mais du sang le plus pur, vraiment homme de bien,
Jeune, bien fait, aimable et parfait Citoyen,
A su toucher mon cœur; j'aime et je suis aimée,
Si d'un pareil hymen votre ame est alarmée,
Que ma sécurité soit pour vous le garant
Du bonheur de l'épouse et du cœur de l'amant.
Je ne profite point du pénible avantage,
De ces droits bien récens, que je tiens de mon âge,
Pour arracher d'un pere un aveu des plus doux;
J'ai l'espoir consolant d'obtenir tout de vous;
Vous y réfléchirez, mon pere, et votre fille
Sera toujours comptée au sein de sa famille. (*Elle sort*).

SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

Je ne sais où j'en suis. Je n'y comprends plus rien.
Mais du sang le plus pur!... Un parfait Citoyen!...
Quel jargon est-ce-là?... Sa tête est dérangée:
C'est un roman complet. J'avois l'ame affligée:
D'abord de tout ceci; mais je dois présumer
Que ce n'est qu'une folle à faire renfermer,
Et quelque scélérat à mettre à la bastille,
Pour avoir adoré ma romanesque fille.

Ah! je vous apprendrai, Citoyen doucereux,
Si d'une Chanoinesse on devient amoureux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, *gaiement.*

Mes très-humbles devoirs à Monsieur d'Apremine.

LE MARQUIS, *grommelant.*

Bon jour, bon jour, Docteur.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qui vous chagrine?

LE MARQUIS.

Des drôles, des faquins, qui semblent aujourd'hui
S'être donné le mot pour causer mon ennui,
Pour me faire enrager, on me manque.

LE MÉDECIN, *riant.*

Je pense
Que ce n'est pas leur faute, et c'est votre imprudence
Qui cause tout cela. (*Il rit encore*).

LE MARQUIS, *surpris.*

Quoi, Docteur, voulez-vous
Me manquer aussi?

LE MÉDECIN.

Moi? mon cher Monsieur, tout doux.
Je vous avois prescrit de demeurer tranquille;
Vous ne le voulez pas? hé bien, courez la ville;
A force de chagrin, de contradiction,
Vous connoîtrez à fond la révolution.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc que cela?

LE MÉDECIN.

C'est l'effet légitime
Des droits de la nature et de l'excès du crime.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas, expliquez-moi, ...

LE MEDECIN.

Je dis,
Car pour rendre à la fois tous vos sens étourdis,
Si vous ignorez tout il faut tout vous apprendre.
(*Plus haut*).
Je dis qu'à la raison il est tems de se rendre.
Tout l'état est changé, les hommes sont égaux;
Il n'est plus de Seigneurs, il n'est plus de vassaux.
Les Parlemens sont morts, le haut Clergé de même;
L'armée a pris partie pour cette Loi suprême;
Le Roi d'accord de tout, de nos cœurs s'est saisi,
Et c'est un pere enfin que nous avons choisi.

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Docteur, avez-vous donc la cervelle troublée?
Qui vous a dit cela, s'il vous plaît....

LE MEDECIN.

L'assemblée
Nationale; ou bien, en des termes égaux,
Et si vous l'aimez mieux, les *États-Généraux.*

LE MARQUIS, *d'épouvante.*

Comment! ils son sur pied?

LE MEDECIN.

Oui, Monsieur, pour la vie,
C'est-à-dire, à jamais. Si vous avez l'envie
De voir à ce Sénat prononcer un Décret,
Vous n'avez qu'à venir, je vous offre un billet.

LE MARQUIS, *ébahi.*

Un billet?

LE MEDECIN.

Oui, sans doute, un bon, que la fortune
Me donne, pour vous faire asseoir dans la tribune;
J'en ai deux à propos, un pour vous, un pour moi.
Et vous avez raison, sans savoir trop pourquoi,
De rester étonné que pour voir ses affaires,
Il faille au Citoyen de tels préliminaires.
C'est un dernier abus, une chicane enfin,
Qu'enfante un peu d'humeur, mais cela n'est pas fin.
Nous aurons un local, quand nous serons plus riches,
Qui nous garantira de ces petites niches.

LE MARQUIS, *d'étonnement en étonnement.*

Quoi ! me dites-vous vrai ? quoi meme sous nos yeux... ?
Savez-vous que ceci devient fort sérieux.
Docteur ?

LE MEDECIN.

Très-sérieux.

LE MARQUIS.

Comment ! toute la France
S'est conduite, Docteur, avec cette imprudence ?

LE MEDECIN.

Oui, Monsieur, les Français sont toujours étourdis,
Et la chose est vraiment comme je vous le dis.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte-là, si l'on nous tend des pieges,
Nous allons, nous Seigneurs, perdre nos privileges.

LE MEDECIN.

Ils sont perdus.

LE MARQUIS.

Alors que nous reste-t-il ? Rien ?

LE MEDECIN.

Les droits sacrés de l'homme et ceux du Citoyen.

LE MARQUIS.

Bel avoir que cela ! si rien ne l'accompagne.
Savez-vous bien que j'ai six terres en Bretagne ?

LE MEDECIN.

Vous les avez toujours ; mais plus, plus de rançon.
Vous n'y perdez, je crois, Monsieur, que la façon.

LE MARQUIS, *furieux.*

Oh bien ! moi je proteste et j'en trouverai d'autre
Qui du droit féodal se rendront les apôtres.

(*Il retrousse sa robe de chambre et se campe d'une maniere chevaleresque ; en s'agitant dans l'attitude d'un généra d'armée, tel qu'on les peint sur les portraits de famille*).

D'où vient que tous les grands ne se sont pas armé
Pour soutenir l'honneur des nobles opprimés.

LE MEDECIN.

Ce n'est point leur honneur que l'on attaque. Au reste
Quelques-uns ont tenté cet armement funeste.
Ne leur en veuillez pas; exceptez seulement
Le bon sens, la vigueur, l'esprit et le talent,.
Ils ont tout employé; s'ils ont compté sans l'hôte,
Dit le peuple, croyez que ce n'est pas leur faute.

LE MARQUIS, *confondu de surprise.*

Ils se sont armés!... quoi! le peuple à cet aspect,
N'a pas été tremblant et saisi de respect?

LE MEDECIN.

Pas du tout. Et voilà d'où vient votre infortune.
Les Citoyens rangés dans la classe commune,
Vous les avez toujours crus des sots sans vigueur;
Vous avez constamment pris l'orgueil pour du cœur.
Ce qui n'étoit point vous, sans nulle différence,
Vous l'avez méprisé, jusques à l'indécence.
Selon vous et toujours vous l'avez dit sans fard,
L'artiste étoit un fou, l'écrivain un bavard;
Le Laboureur un serf à rester dans l'entrave?
L'artisan, un valet; le soldat, un esclave;
L'observateur profond et muet devant vous,
Un stupide à berner, un spectateur jaloux;
Le Marchand, un faquin, s'il offroit sa requête;
Le pauvre, un importun; tout ce peuple une bête.
Pour vous plaire il falloit ne jamais rien oser,
Vous prêter de l'argent ou bien vous amuser.

LE MARQUIS, *avec une naïve colere.*

Avions-nous tort, Docteur, à votre avis?

LE MEDECIN.

Je trouve
Que vous pensiez fort mal, le peuple vous le prouve;
Car il vous a battus: s'il n'eût été qu'un sot,
Il eût pris cette fois vos Avocats au mot.
Il a plaidé sa cause & l'a fort bien plaidée.

LE MARQUIS.

Comment?

LE MEDECIN.

Les uns voyant la parole acordée,
On écrit nos raisons; vous n'avez répondu
Que par des préjugés, & c'étoit tems perdu

Quelques autres, doués d'une mâle éloquence,
A vos petits crieurs ont imposé silence;
Et les autres enfin, du fer national
Ont chassé les tyrans tant à pied qu'à cheval,
Grands & Petits Suppots, bien loin de leurs demeures.
Vous savez la Bastille? ils l'ont pris en deux heures,
Sous l'œil du Despotisme alors épouvanté,
Promenant l'étendart de la nécessité,
Précédés de la peur, qui fuyant hors de France,
Y frappoit en passant plus d'une conscience,
Ils ont, en quatre jours, par un trait solemnel,
Sans commettre aucun mal, fait un bien éternel.

LE MARQUIS, *abasourdi*

Que m'apprenez-vous là? quel accident étrange!

LE MEDECIN,

Il est facheux pour vous, je sens qu'il vous dérange.

LE MARQUIS, *furieux.*

Et vous l'approuvez, vous?

LE MÉDECIN.

Très-fort.

LE MARQUIS.

Est-il permis?
Quoi! jusqu'aux Médecins qui sont nos ennemis!

LE MÉDECIN.

Très-permis, je vous jure. Et notre Roi lui-meme
En témoigne à nos yeux une allégresse extreme.

LE MARQUIS *outré.*

Mais vous n'y pensez pas, il perd tout son pouvoi

LE MEDECIN.

C'est ce que vos amis voudroient lui faire voir:
C'est où je vous attends, et voilà la matiere
Sur laquelle il vous faut une pleine lumiere.

LE MARQUIS.

Vous etes fort adroit, mais pas encore assez
Pour me prouver...

LE MEDECIN.

Je veux, puisque vous me pressez,
Démontrer, qu'en dépit d'une fausse maxime,
Le Roi n'a pas perdu son pouvoir légitime.

LE MARQUIS.

Mais légitime, ou non... je m'entends; son pouvoir.

LE MEDECIN.

Et quel est, selon vous, celui qu'il doit avoir?

LE MARQUIS.

Plaisante question!

LE MEDECIN.

Mais encor?

LE MARQUIS.

C'est de faire
En tout, comme partout, tout ce qui peut lui plaire.

LE MEDECIN.

Faire tout ce qui plait! voilà la liberté.

LE MARQUIS.

Justement.

LE MÉDECIN.

Ainsi donc chacun de son côté
En pourra faire autant pour garder l'équilibre.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas.

LE MEDECIN,

Le Roi sera donc le seul libre?

LE MARQUIS,

Je ne dis pas cela... non... il faut...

LE MEDECIN

Que faut-il?

LE MARQUIS, *cherchant à répondre & ne le pouvant.*

Oh! vous m'embarrassez; vous etes trop subtil.

LE MEDECIN.

Non. Je suis seulement ce que chacun doit etre,
Raisonnable. Je dis qu'il ne nous faut qu'un maître,
Egal, invariable, intégre: c'est la *Loi.*
Et pour l'exécuter au nom de tous, un *Roi.*

LE MARQUIS.

D'accord. Mais cette loi, c'est au Roi seul, je pense
A la faire...

LE MEDECIN.

Non pas. Voilà la différence:
Car s'il faisoit les Loix qu'il exécuteroit,
Il pourroit faire alors tout ce qui lui plairoit;
Lui seul donc seroit libre et sans aucune entrave,
Et c'est la Nation qui seroit seule esclave;
Or ce seroit vraiment trop de disparité.
Rien n'est plus clair, je crois, que cette vérité.
Nous faisons donc les Loix, le Roi les exécute;
Et s'il faut franchement terminer la dispute,
Dites: est-ce pour eux qu'on avoit à nos Rois
Appris l'art des tyrans et le mépris des Loix?
Quel bien leur revenoit du despotisme horrible,
Qu'exercoit en leur nom cette ligue terrible.
De Ministres, de Grands très-divisés entr'eux,
Mais constamment unis en un point désastreux,
Dans l'infâme projet de dévorer la France?
Ceux-ci profitoient seuls d'une injuste puissance;
Et le crédule Roi, chargé de leurs forfaits,
Comptoit leurs crimes propres au rang de ses bienfaits.
Tour à tour élevés au timon des affaires,
De ce poste chassés l'un par l'autre en faux-freres,
Ils n'en gardoient pas moins le tacite serment,
De maintenir le Prince en son aveuglement,
Et de faire servir à leurs sourdes bassesses,
Bien souvent ses vertus & toujours ses foiblesses.
Leur ligue même encor préparoit de plus loin.
Le moyen d'écarter tout dangereux témoins;
Sous les pas de nos Rois, pour mieux creuser l'abîme
C'est jusqu'en son berceau qu'ils choyoient la victime.
L'erreur, les préjugés & l'orgueil triomphant,
Pas à pas dans le cœur de tout royal enfant,
Entroient avec calcul; & par cette sémence,
Mêlant leurs poisons avec son innocence,
Ils formoient un esclave à lui meme inconnu,
Pour régner à sa place & tromper sa vertu.
Mais pour le jour présent, la Providence auguste,
Nous a voulu garder, malgré vous un Roi juste,
Un Roi bon. Que ne peut un heureux naturel!
N'allez pas m'accuser du talent criminel
De flatter lâchement le Monarque qu'on aime;
S'il n'etoit pas aimé, je le dirois de même.
Mais un fait bien réel, c'est que dans tout l'état,
Il n'est pas un François jusques au plus ingrat,

Qui ne reste d'accord que sans ce Prince sage,
Le vaisseau de l'état alloit faire naufrage:
Lui seul a résisté, lui seul aux vils projets,
De verser notre sang & de troubler la paix.
Il a fort bien senti les pieges des perfides;
Il a senti nos cœurs de son amour avides;
Il s'en est rapproché, non pas avec effort,
Ainsi que le prétend un parti déjà mort,
Mais de toute son ame, & si quelque prudence
A dirigé ses pas en cette circonstance,
C'est que craignant les coups de ses propres tyrans,
Il s'est venu jetter au sein de ses enfans,

LE MARQUIS *accablé, tombe dans un fauteuil.*

Ah! Docteur! c'en est fait.

LE MEDECIN.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Quel abîme!
Que le Roi de son peuple ait l'amour & l'estime,
A la bonne-heure. Mais si ce Prince en ce jour
Accorde son estime au peuple & son amour,
Les Grands sont battus; ils sont morts!

LE MEDECIN.

C'est dommage.
Eh bien!...

LE MARQUIS, *se levant furieux.*

Et vous croyez conserver l'avantage?
Vous imaginez-vous que nous sommes battus;
De sorte à ne pouvoir reprendre le dessus?
Ne vous en flattez pas, ascendant éphémère!

LE MEDECIN.

Voilà de vos pareils justement la chimère.
Nous ne vous craignons pas, & tout homme sensé
Voit fort bien à quel point la lumiere a percé.

LE MARQUIS, *ricanant de colere.*

La lumière!... ah! vraiment, le peuple est un prodige.
Jusqu'à mon cordonnier, tout est savant, vous dis-je,
Ils vont connoitre à fonds....

LE

LE MEDECIN.

Mais, Monsieur le Marquis,
Dans l'homme, le savoir ne fut jamais requis
Pour défendre les droits, la Liberté de l'homme;
Le grossier Citoyen étoit libre dans Rome.
Il suffit aux François, pour être corrigés,
Non pas d'etre savans; mais loin des préjugés.
C'est une affaire faite; & vous savez peut-être
Qu'il faut mille ans & plus pour les faire renaitre.
Dans notre état nouveau tout sera-t-il parfait?
Non, bien certainement, & je sais en effet,
Que de vingt bonnes Loix, dix au moins sont perdues,
Dès lors qu'on les applique à des mœurs corrompues.
C'est l'affaire du tems, & nos petits neveux,
Si nous tenons le bien, profiteront du mieux,
Au reste tout est dit, & perdez l'espérance,
De revoir de nos jours le despotisme en France.
Il est un argument, dont mes yeux sont charmés,
Ce sont trois millions de Citoyens armés,
Qu'on ne pourra jamais diviser ni corrompre,
Que le globe en entier ne peut battre ni rompre,
Qui veulent conserver leur Liberté, leur bien,
Qui ne mourront jamais & qui ne coûtent rien.

LE MARQUIS, *hors de lui & trépignant le long de sa chambre.*

Finirez-vous, Docteur, cette sotte bravade?
Vous êtes Médecin & me rendez malade.
Dites-moi des raisons qui me fassent plaisir.

LE MEDECIN.

Il est passé le tems où chacun à loisir,
Déguisoit finement l'effet de chaque cause,
Selon que vous vouliez que se passât la chose.
Vous étiez séparés de tout l'état alors,
Vous êtes, malgré vous, rentrés dans ce grand corps.
Vous y voila; roulez avec l'espece humaine
Prenez-y votre part de plaisir & de peine,
Et ne redoutez plus, autant qu'il se pourra,
La vérité, ma foi, car on vous la dira.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE MEDECIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *donnant la Lettre au Marquis.*

UNE Lettre, Monsieur, qu'à l'instant on apporte.

Le Marquis prend la Lettre, fait signe au Laquais de se retirer & ouvre la Lettre. Le Laquais sort.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE MEDECIN.

LE MARQUIS.

C'EST de mon Procureur, Monsieur de Laretorte.
(*il lit.*)
» Monsieur le Marquis, comme vous n'êtes plus
» visible depuis fort long-tems, celle-ci est pour
» vous apprendre que le sieur Bertrand, votre
» Créancier, va faire procéder à la saisie de tous
» vos biens & meubles, en vertu d'une sentence.
» Cet homme ne veut rien entendre et la séques-
» tration est inévitable. Je suis, &c.
Mes biens seroient saisis?... cela ne se peut pas.

LE MEDECIN.

La Justice est debout, les protecteurs à bas.

LE MARQUIS.

Oh! le sot Procureur, de ne savoir répondre
A des sots Créanciers.

LE MEDECIN, *riant.*

Il ne faut pas confondre.
Ce qu'on pouvoit jadis, se peut moins aujourd'hui.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE MEDECIN, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *au Marquis avec de grands saluts.*

MONSIEUR m'excusera, si j'ose devant lui
Me présenter...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Eh bien ! qu'eſt-ce?

L'HUISSIER, *remettant un exploit.*

Je donne
Cet exploit à Monſieur, parlant à ſa perſonne.

LE MARQUIS.

Un exploit ! à moi-meme ?

L'HUISSIER.

Avec commandement
De payer en mes mains & tres-exactement.

LE MARQUIS, *furieux.*

Un Huiſſier devant moi ! dans mon hôtel !...

L'HUISSIER.

Je n'uſe
Que de ma qualité, je vous demande excuſe.
C'eſt à Monſieur Bertrand, pour qui je ſuis porteur,
Qu'il faut s'en prendre, & non à votre ſerviteur.

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Attends, maraud! attends, mes gens vont t'éconduire
De la bonne façon. (*il va à la porte*).

LE MEDECIN, *retenant le Marquis.*

Gardez-vous de lui nuire.
Vous prétendez en vain lui faire quelque affront;
Et vos gens à coup ſûr vous déſobéiront.

L'HUISSIER, *ſaluant.*

Je ſors avec reſpect. (*Il s'en va.*)

LE MARQUIS, *ſe retournant avec amertume vers le Médecin.*

Voilà de vos merveilles:
On ne peut aux Huiſſiers couper les deux oreilles.

SCENE IX.

LES PRECEDENS, GAUTIER, *pere.*

GAUTIER, *gaiement.*

JE reviens de nouveau, chez Monſieur le Marquis.
Je n'ai point de rancune, & mes droits ſont acquis.

Pour lui prouver la foi qu'on doit à ma parole.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Monsieur Gautier ! j'ai cru....

GAUTIER.

Mon aspect vous désole;
Je le vois, je le sens & j'en fais la raison.
Mais deux fois en un jour, si dans votre maison,
Je prend la liberté de me donner carriere,
Ma seconde visite excuse la premiere.
Ecoutez-moi de grace, & quand j'aurai tout dit,
Témoignez de la joie ou montrez du dépit,
Vous en serez le maitre: & comme je ne gene
L'accueil, ni le mépris, l'amitié ni la haine,
Vous voudrez trouver bon selon notre marché
Que je reste bien-aise ou m'en aille faché?

LE MEDECIN.

Monsieur, dit de bon sens.

GAUTIER.

C'est toujours ma coutume
Et je vais le prouver; du moins je le présume.
Votre fille & mon fils, par un accord heureux,
Se trouvent sans retour l'un de l'autre amoureux...

LE MARQUIS, *avec dépit.*

Docteur, vous l'entendez?

LE MEDECIN.

Il s'explique à merveille.

GAUTIER, *continuant.*

Je prends le vrai parti que la raison conseille.
Je veux les marier, vous ne le voulez pas.
Comment sortirons-nous d'un pareil embarras?
Vous etes de la cour & moi de la campagne,
La noblesse vous suit, l'honneur seul m'accompagne;
Mais vous n'etes pas riche & j'ai beaucoup de bien;
Vos dettes sont en nombre, & moi je ne dois rien;
La balance entre nous, est pour le moins égale.
Mais certaine aventure heureuse, originale,
S'il restoit entre nous de l'inégalité,
Peut mettre l'avantage enfin de mon côté.
Bref, un Monsieur Bertrand têtu de sa nature,
Et votre Créancier, sans vous faire une injure;

Me trouve par hazard, & pestant contre vous;
Me conte par humeur, l'objet de son couroux :
Votre nom me réveille, & je vois tout propice
Pour vous rendre à la hâte un signalé service;
J'achete sa créance. Il étoit tems, je crois.
N'est-il pas plus heureux d'avoir affaire à moi?
Puisque loin de saisir vos biens, votre carosse,
Les deux cent mille francs sont un présent de nôces
Que je donne à ma Brû... quand elle le sera.
(*S'inclinant.*) Si cela vous convient, Monsieur me le dira.

LE MEDECIN.

Mais c'est un marché d'or.

LE MARQUIS,

Qui moi? donner ma fille?...

GAUTIER.

Attendez. Consultez. J'ajoute une apostille.
Mon fils est assez riche, et ne veut point de dot.
L'amour seul, à l'amour va suffire en un mot.
Qui ne demande rien, & veut payer vos dettes,
N'exige pas, je crois des choses indiscrettes?
Mais si vous refusez de conclure à ce prix,
Je ne pourrai douter de ce profond mépris,
Dont il vous conviendroit de payer ma demande:
Et comme à mon avis l'insulte seroit grande,
Je vous crois raisonnable assez pour espérer,
Que sans la moindre grace & sans délibérer,
Exempt d'une pitié, pour vous humiliante,
Je vous ferai payer en espece sonnante
Les deux cent mille francs que j'ai duement acquis.
(*Il s'incline.*) J'attends la volonté de Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS, *un peu ébranlé.*

Mais comme il est pressant, Docteur, que vous en semble
N'est-il pas singulier?...

LE MEDECIN.

De marier ensemble
Deux amoureux? mais non, la noblesse en ce jour
N'est pas ce qu'on vous paye au moins.

LE MARQUIS.

Qui donc?

LE MEDECIN.

L'amour.

Oui l'amour. La nobleſſe ! elle n'eſt plus de mode,
Et de tous les fardeaux, c'eſt le plus incommode,
Aujourd'hui. Signez donc, vous gagnez vos dépens,
Un embarras de moins, & d'honnêtes parens.

LE MARQUIS, *ſe laiſſant aller.*

Ils ſont tous contre moi.

LE MEDECIN, *à Gautier.*

Monſieur veut bien pour gendre
Accepter votre fils. Courez, allez le prendre.

GAUTIER, *appellant.*

Mon fils, approchez-vous.

SCENE X, *& derniere.*

LES PRECEDENS, MATHILDE, GAUTIER fils, *en uniforme de Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Pariſienne.*

GAUTIER *pere, à ſon fils.*

MONSIEUR vous fait l'honneur
De vous donner ſa fille.

GAUTIER *fils.*

Il comble mon bonheur.

(*Au Marquis.*)
Ah ! par l'objet charmant, qui fait mon eſpérance,
Jugez, jugez, Monſieur, de ma reconnoiſſance.

MATHILDE, *à ſon pere*

Que de bonté, mon Pere ! & qu'il va m'etre doux
De rendre heureux l'amant que je reçois de vous.

LE MARQUIS, *qui a été & eſt tout étourdi du coſtume de Gautier fils.*

Que vois-je ? quoi ! c'eſt là l'epoux qu'on me propoſe,
Il eſt donc colonel ?

GAUTIER, *pere.*

Oui, c'eſt la meme choſe.

LE MARQUIS, *riant déjà.*

Vous ne m'en disiez rien, il eſt donc préſenté ?